

est une « commission de » qui décide quels films art et essai » (IVAN LE LE, LOLA MONTES, REM-D'ARGILE...). Mais le nent se développe et ut voir des films comme LLÉE, L'AMOUR L'APRÈS-ÉU DE PAILLE...

ation en Suisse est « sta- » et très réduite, mais t espérer que l'audience sor du cinéma national ant l'art et essai qui doit re affronter une redou- spéculation immobilière. ternière pose aussi des nes aux exploitants des d'art et essai britanni- ar ailleurs peu aidées par Parmi les facteurs d'évo- le délégué anglais à une certaine forme de ation de la production à ; dans deux salles d'art il, selon le modèle new . Néanmoins, du côté de toute l'aide continue à iservée au British Film e (300.000 Livres sterling).

tous ces problèmes qui utant d'entraves au dé- ment d'un cinéma plus it, tous les délégués ont té leur conviction de er à un courant mainte- éversible et senti comme le public à défaut des s publics et des « mar- » de pellicule interna- . Le label « art et essai » algré quelques bavures, de plus en plus synonyme de qualité culturelle. Avec le tra- vail entrepris dans les ciné- clubs, les maisons de la cul- ture, les universités, les festi- vals, les revues de cinéma, il autorise en effet cet « espoir » partagé en Espagne et ailleurs par tous ceux qui pensent que le 7^e art est autre chose qu'un « opium », un « chloroforme » ou un « négoce » devant être à tout prix « rentabilisé ».

Yonnick FLOT.

LE CINE A L'AMPHI (BIS)

Université et Cinéma n'en sont plus à se regarder en chiens de faïence, ni à prendre ensemble des rendez-vous clandestins. Vingt ans, au bas mot, de tenta- tives avortées, d'offensives hé- roïques contre les moulins à vent de la culture officielle, de

filmologie, un peu brumeuse, de donquichottisme sans lendemain (une pensée émue, au passage, pour le cher Bonifas Georgin), ont fini par avoir raison du conformisme ambiant. Non seule- ment le septième art a cessé d'être persona non grata dans l'enseignement supérieur, mais il figure désormais en bonne place parmi les unités de valeur les plus courues des étudiants en quête de « peau d'âne ».

Dans de nombreuses Facs pari- siennes, mais aussi à Montpellier (Agel), Nice (l'ami Gilli), Nancy (Viry-Babel), Lille, Toulouse, Aix- en-Provence, il y a de l'image dans l'air. On visionne, on décor- tique, on compare, on met en fiches et on se livre même à des gloses érudites et à des tra- vaux de montage qui laisseraient parfois plus d'un étudiant de l'I.d.h.é.c. Une chance : au lieu de pontifes blanchis sous le har- nais, les chaires ou groupes de travail ont été le plus souvent confiés à d'authentiques ciné- philes, accessoirement à des cinéastes, l'Université ayant pris l'excellente habitude, comme on sait, de s'ouvrir au monde exté- rieur. L'idée d'intégrer l'Histoire du Cinéma, et plus généralement ce qui peut se ranger sous le vocable d'« arts de l'image » (photographie, bande dessinée, audio-visuel), à l'enseignement traditionnel des Lettres, de l'His- toire ou de l'Art contemporain, a fait son chemin. Chacun greffe ce séduisant rameau parasite, et pluridisciplinaire par excel- lence, sur le tronc commun en fonction de son tempérament, de ses méthodes ou des filières qui lui sont offertes.

Ce n'est pas une tâche aisée, car outre les vieilles cloisons qu'il faut abattre, si la gent cri- tique (ou criticaileuse) est nom- breuse, et la gent universitaire non moins, la marge d'interfé- rence entre elles est plus étroite qu'un vain peuple ne pense. Il semble, par exemple, que nous assistions ces temps-ci à une offensive en règle du structur- alisme, bien décidé à monopoliser à son profit la recherche ciné- matographique dans les Facultés. Une soixantaine de doctorats de troisième cycle se préparent, dit- on, qui s'en réclament ouverte- ment, dont on veut espérer qu'ils ne se réduiront pas à de mornes et absconses paraphrases sur la sémiologie du gros ortell dans Le Cuirassé Potemkine ou sur la prise en considération de la figurabilité de la lettre « M » chez

Fritz Lang... Les étudiants atten- dent autre chose : de voir des films, pour commencer.

Sur ce dernier point, il semble bien que ce soit à Paris ! (Sor- bonne) — noblesse oblige — que le plus sérieux effort ait été consenti. De novembre à mai, plus d'une centaine de films de long métrage seront projetés cette année gratuite- ment bien entendu, pour illus- trer les cours qui se donnent (à l'Institut d'Art et d'Archéolo- gie, rue Michelet) à l'intention des étudiants inscrits en U.V. d'Histoire du Cinéma. Un Ciné- club fonctionne également (qua- tre cycles consacrés à différents cinémas nationaux, regroupant une cinquantaine de films, cha- que fois présentés et commen- tés), en liaison avec l'enseigne- ment dispensé par ailleurs. Et pas n'importe quels films ! On peut y revoir ad libitum L'AN- GE BLEU, SCARFACE, CITIZEN KANE, VOLEUR DE BICYCLET- TES et autres « classiques » consacrés, mais aussi MARK OF THE VAMPIR de Tod Browning, CAPITAINE BLOOD de Curtiz, PROPRIETE PRIVEE de Leslie Stevens, LE MOMENT DE VE- RITE de Francesco Rosi (dans de superbes versions originales intégrales) et autres raretés à faire pâlir d'envie Henri Lan- glois. C'est Jean Mitry qui pré- side aux destinées de cet ensei- gnement fort écouté, lequel en est à sa troisième année d'exis- tence officielle et couvre un « cursus » complet d'études, du premier cycle à la maîtrise spé- cialisée. Il est secondé dans sa tâche par Jacques Goimard et... votre serviteur. Des chargés de cours venus de l'extérieur les assistent, qui se nomment Eric Rohmer, Jean-Paul Török, Michel Perez, Michel Ciment, Gérard Legrand, Francis Lacassin et, pour les travaux dirigés, René Gilson et Jean Wagner.

Il reste, certes, bien des problè- mes à régler : les crédits sont accordés, comme partout, au compte-goutte et les films coûtent cher ; de la théorie beau- coup souhaiteraient nous voir passer à la pratique (et nous les premiers), ce qui supposerait un équipement considérable ; l'en- seignement du cinéma dans le secondaire, sur quoi devrait déboucher normalement celui-ci, est encore dans les limbes... En haut lieu, cependant, on cogite ferme, et il faut bien vivre d'es- poir.

Claude BEYLIE